

# Ignacy Sachs et Celso Furtado: deux regards convergents sur le développement et la culture

**Rosa Freire d'Agular**

Journaliste, traductrice, éditrice

Le matin du 20 novembre 2004, un samedi, le téléphone a sonné chez nous à Rio. C'était Ignacy Sachs. Il était à São Paulo et voulait parler à Celso. Mon mari prenait son bain et j'ai demandé à Sachs de rappeler un peu plus tard. Un quart d'heure après, Celso va au salon pour lire le journal du jour. Il lit un ou deux titres, les commente brièvement et recule brusquement. Je lui attrape par les bras, son corps se fait très lourd. Il tombe et il meurt d'un arrêt cardiaque.

Cela devait être presque midi. En plein désespoir ne sachant à qui demander de l'aide pour le lever, j'entends de nouveau le téléphone sonner. C'était Sachs. Je lui annonce la nouvelle : Celso vient de mourir. Sachs était à ce moment dans une réunion du Parti des Travailleurs dans le salon d'un hôtel à São Paulo. Il annonce la nouvelle à un haut responsable du parti, Aloisio Mercadante, qui ensuite la transmet aux participants. Alors, le téléphone n'arrête plus de sonner, et moi j'arrête de répondre. Quelques minutes plus tard, les premiers journalistes arrivent dans notre rue tranquille, à Copacabana.

Aujourd'hui, bientôt vingt ans après, je pense qu'il y a quelque chose de symbolique dans le fait que ce fut Ignacy Sachs le premier à apprendre la mort de Celso et à l'annoncer publiquement. Sachs était un grand ami, l'un des rares que Celso ait eu au cours de ses vingt années d'exil en France.

Si cette amitié s'est consolidée à Paris, le premier contact qu'ils ont eu a été par lettre, alors que Sachs vivait à Varsovie et Celso, au Brésil. Pendant la pandémie du COVID, j'ai lu des milliers de lettres de la correspondance de Celso afin d'en publier une sélection, ce que j'ai fait dans l'oeuvre « *Correspondência Intelectual de Celso Furtado* » (Companhia das Letras, 2021). C'est alors que j'ai découvert que Sachs et Celso se sont « rencontrés » au début des années 1960, par l'intermédiaire du professeur Oskar Lange, qui dirigeait alors l'École de planification et de statistique de la Pologne.

À l'époque, Celso était à la tête de SUDENE, l'agence gouvernementale créée pour mettre en œuvre le plan de développement économique et social du Nord-Est qu'il avait préparé. Le 5 juin 1961 (« *Correspondance intellectuelle* », p. 310), Oskar Lange écrit à Celso, une lettre datée de Varsovie. Il y parle des nombreux projets, à commencer par celui du plus important éditeur polonais d'ouvrages scientifiques, qui publiera en anglais et en français des livres

consacrés aux problèmes des pays en développement. Le comité de rédaction comprend, entre autres, le professeur Kalecki, et « monsieur Ignacy Sachs ».

Huit mois après, Celso écrit directement à « monsieur Ignacy Sachs ». C'est sa lettre inaugurale, disons, datée du 5 février 1962, envoyée de Rio de Janeiro. Celso explique qu'il espérait pouvoir préparer « une étude spéciale pour le projet » de monsieur Lange, mais à cause de la surcharge de travail il se borne à lui envoyer une étude récente sur l'économie brésilienne. Cette lettre se termine par les formules épistolaires les plus formelles alors employées en portugais.

Deux mois se passent et Celso reçoit une nouvelle lettre de Sachs, dans un portugais très formel et très élégant. De Varsovie, le 5 avril 1962, il accuse réception de l'article qui à son avis « sera très utile pour ceux qui n'ont pas eu le privilège de lire vos livres *L'économie brésilienne* et *Une économie dépendante*. » Celso est surpris par cet économiste polonais qui écrit tellement bien le portugais et connaissait déjà ses deux livres publiés au Brésil.

Le mois suivant (25 mai 1962), nouvelle lettre de Sachs. Au nom d'Oskar Lange, il remercie pour l'article envoyé, qui sera publié en anglais. Il le remercie pour l'envoi de *Formação Econômica do Brasil*, l'oeuvre que Celso a publié trois ans plus tôt et qui deviendra un classique de la littérature économique au Brésil. Cinq ans plus tard, en 1967, alors que Celso était déjà à Paris, ce livre sera publié en polonais. La préface est signée par Ignacy Sachs. Et quelques années plus tard, un autre livre de Celso, *Le Mythe du développement économique*, sera également publié en polonais. Grâce à Sachs.

Dans cet échange de lettres du début des années 1960, on trouve déjà les fondements mêmes de la construction qui, tout au long de leur vie, sera le support de l'amitié et des confluences entre Sachs et Celso : le développement et son contraire, le « sous-développement », la planification. Et, plus tard, la culture. Il y a aussi le parallélisme entre leurs vies personnelles. Sachs et Celso étaient tous deux retournés dans leur pays d'origine dans les années 1950-60 pour y travailler sur des projets de développement. Sachs, qui avait 35 ans en 1962, après avoir vécu au Brésil de 1941 à 1954 et après avoir fait son doctorat en Inde, était de retour en Pologne. Celso, qui avait alors 42 ans, était également rentré dans son pays, après près de dix ans à Santiago comme économiste de la CEPAL, la Commission économique pour l'Amérique Latine – pour, selon ses propres termes, lutter contre le sous-développement du Nord-Est où il était né.

La dernière lettre échangée entre eux que j'ai retrouvée dans les archives de Celso date de 2002, donc exactement quarante ans après les premières que je viens de citer. Elle date du 9 juillet. Celso était à Rio et le ton est celui de grandes amitiés : il remercie « mon cher Ignacy », pour son article destiné au livre de « mélanges » que Luiz Carlos Bresser-Pereira, présent ici à ce

seminaire, a organisé à l'occasion du 80<sup>e</sup> anniversaire de Celso. Sachs y figure avec un long texte intitulé « Un projet pour le Brésil : la construction du marché national comme moteur de développement ». On y voit une fois de plus la convergence intellectuelle entre ce que Sachs met en valeur dans l'œuvre de Celso et ce que lui-même pense sur leurs idées confluentes. Sur le développement, par exemple, Sachs écrit: « Dans la mesure où le développement est un processus – un « développer » – il ne peut être saisi et compris que dans sa dimension historique, dans la transition d'un passé déjà survenu vers un avenir, en partie prédéterminé par le passé, mais en partie ouvert à l'invention» (« *Le grand espoir* », p. 45). Or, dit en d'autres termes, c'est le fondement même de l'approche historique-structurelle qui a guidé les théorisations – et la pratique – de Celso pendant ses presque dix ans à la CEPAL, et plus tard au Brésil et même dans ses classes à Paris.

Dans ce même article de Sachs on peut lire que, pour Celso, « le développement implique toujours un élément d'invention. C'est la raison pour laquelle la réflexion sur la culture et la rationalité substantielle occupe une place si prépondérante dans son œuvre, contrairement aux économistes traditionnels, exclusivement préoccupés par la rationalité instrumentale ».

En effet, la culture est un thème omniprésent dans l'œuvre de Celso, encore plus à partir des années 1970, lorsqu'il intègre deux nouvelles dimensions à ce qu'il considèrait comme un authentique « projet de développement » : la dimension environnementale, c'est-à-dire le coût écologique du développement (voir son livre *Le mythe du développement économique*, écrit en 1973 à Cambridge) et la dimension culturelle comme une sorte de garantie sous-jacente du maintien de l'identité nationale, et donc de la possibilité de préserver et de promouvoir le développement (voir *Créativité et dépendance dans la civilisation industrielle*, de 1978).

Or, cette idée n'est pas très différente – au contraire, elle est convergente – de la propre pensée de Sachs. Le dernier article qu'il envoie à Celso, le 17 octobre 2004 -- une version préliminaire qu'il lui demandait de lire et de commenter – portait le titre, très suggestif, de « Développement et culture. Développement de la culture. Culture de développement. »

Ces « affinités électives » alimentaient les nombreuses rencontres que Sachs et Celso avaient lors de séminaires, des colloques internationaux, des voyages, en France, au Brésil. J'étais présente à plusieurs d'entre eux.

Le plus souvent, ces longues et tranquilles discussions se passaient chez Viola et Sachs, aux deux adresses où ils ont habité dans le 15<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Parfois il y avait un invité, un professeur brésilien de passage à Paris, ou leur fille Céline, mais le plus courant était de nous trouver uniquement à quatre, Sachs et Viola, Celso et moi. C'étaient des conversations autour de la table, toujours pleines de vivacité, d'intelligence, et surtout de la bonne humeur de

Sachs, qui se chargeait d'ouvrir des vins exquis, alors que Viola apportait des plats délicieux, et souvent, après le dîner, on mangeait des « mendiants » au chocolat pour accompagner un digestif. C'étaient des conversations qui mériteraient d'être enregistrées, sur l'actualité française et brésilienne, mais aussi sur l'art, Rembrandt, beaucoup de littérature, Melville notamment, un domaine où Viola excellait. Parfois, lorsqu'on rentrait, Sachs nous accompagnait jusqu'en bas. On prenait un taxi ou le métro, il promenait son chien.

2004 est l'année du dernier chapitre de cette amitié. Quelques mois avant de mourir, Celso écrit un dernier texte sur Sachs : la préface de son livre publié au Brésil, *Desenvolvimento inclusivo, sustentável, sustentado* (Garamond/Sebrae, RJ). On y lit que Sachs, « ce grand et lucide expert des questions de développement, et plus particulièrement des impasses dans lesquelles se trouve actuellement le Brésil, nous encourage à mettre au premier plan ces questions et nous évitera de reproduire la fable platonicienne des prisonniers qui confondaient la réalité avec les images projetées dans la caverne. »

Ayant accompagné un bon bout de ce chemin d'amitié entre Celso et Sachs, il me paraît clair que ces deux économistes avec des expériences parallèles avaient un universalisme rare chez des économistes, et aussi une perception très critique des nombreuses dimensions du développement, et notamment du sous-développement. C'étaient deux penseurs venus d'une certaine périphérie – Ignacy Sachs, venu de l'Est, Celso Furtado, venant du Brésil – qui se sont rencontrés dans un pays tiers et y ont discuté pendant des années du sort de la planète.

Un jour, lors d'un des déjeuners auxquels m'invitait Sachs, dans un restaurant proche du nouveau siège de la Maison des sciences de l'homme, du côté de la Bibliothèque Nationale de France, on parlait de Don Quichotte. Sachs m'a alors dit qu'il se sentait un peu comme le personnage de Cervantes. À ce moment-là, je commençais la traduction de son livre de mémoires, *A terceira margem*, qui est paru au Brésil en 2009. Je lui ai donc dit que j'avais également entendu à plusieurs reprises Celso me dire que dans certains moments de sa vie – surtout au Nordeste – il se sentait aussi un émule du Quichotte. Aujourd'hui, je peux dire que, tout en étant des Don Quichottes, ces chevaliers errants n'ont jamais perdu l'espoir de bâtir un monde meilleur./.